The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	Comprendre ou ne pas comprendre ? : la recherche de deux génies, Teste et Faust
Author(s)	Hayashi, Naoko
Citation	Gallia. 1999, 38, p. 25-32
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/11809
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

Comprendre ou ne pas comprendre ?
— la recherche de deux génies, Teste et Faust —

Naoko HAYASHI

Depuis la fameuse révolution de 1892, Valéry réfléchit sans cesse à la possibilité maximale de l'esprit humain. Il avoue le principe qui régit son esprit : « J'ai ressenti et entretenu à partir de 1892 une haine et un mépris pour les Choses Vagues, et leur ai fait une guerre impitoyable en moi durant toute ma vie »(*C*, XXVII, 356, 1943[1]). Comprendre est une finalité de cette lutte intérieure. Valéry le manifeste dans la préface de *Monsieur Teste* : « Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre »(*Œ*-2, 11) et il définit le comprendre dans un *Cahier* de jeunesse : « J'ai compris une chose quand il me semble que j'aurais pu l'inventer. Et je la sais toute quand je finis par croire que c'est moi qui l'ai trouvée. Les variations. Méthode »(*c*-1, 99, 1894). Le terme « Méthode » nous rappelle tout de suite la « Méthode de Léonard de Vinci ». L'effort de comprendre vise à deviner le mécanisme de la construction d'un objet. Quand Valéry se dit « j'aurais pu l'inventer », il atteint la capacité de reconstruire cette chose au même titre que le vrai inventeur[2]. Deux héros intellectuels, Teste et Léonard, seront engendrés à partir du désir de comprendre.

Cependant, les phénomènes incompréhensibles ne sont pas un simple adversaire à exclure pour Valéry. Nous avons examiné la valeur de « ne pas comprendre » dans la perception, dans la fonction de l'esprit et dans la création[3]. Comment se révèle cet aspect dans la Comédie intellectuelle ? Il faut

---

1) Toutes les citations de textes de Valéry renvoient aux *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tomes 1-2, 1957 et 1962 (en abrégé, *Œ*-1 et *Œ*-2, suivi du numéro de la page, du titre des ouvrages), aux *Cahiers*, CNRS, tomes 1-29, 1957-1961 (sigle *C*, suivi du numéro du tome en chiffre romain, de la page et de l'année en chiffre arabe), et aux *Cahiers 1894-1914*, Gallimard, tome 1, 1987 (en abrégé, *c*-1, suivi du numéro de la page et de l'année). Nous notons directement toutes les références dans le texte. Les mots en italiques dans ces citations le sont par Valéry, les mots soulignés, par nous.

2) Cette définition de « comprendre » se retrouve dans *Histoires brisées* (*Œ*-2, 427) et *L'Homme et la Coquille* (*Œ*-1, 896).

3) Sur ce point, voir nos articles, « Paul Valéry : "un certain regard" — la vision sensible — », in *Etudes de langue et littérature françaises du Kansai*, n° 3, Kyoto, 1997, « La force génératrice chez Valéry — à travers l'image de la mer — », à paraître dans *Etudes de langue et littérature françaises*, n° 74, 1999.

nous rappeler un autre héros de comédie : Faust. Léonard et Teste sont créés dans la jeunesse de l'auteur, mais Faust est conçu avant sa mort. Nous allons relever l'importance de « ne pas comprendre » à travers deux héros intellectuels, engendrés chacun dans un long intervalle : Teste et Faust.

1. Le rôle de Madame Teste

Valéry a inventé Monsieur Teste, démon de l'intellect, pour figurer un esprit dont les phénomènes mentaux sont parfaitement ordonnés. Le narrateur de *La Soirée avec Monsieur Teste* est un porte-parole de Valéry, qui poursuit le mécanisme de l'esprit. Mais le cycle de Teste n'est pas constitué seulement par des chercheurs de l'intellect. En 1926, trente ans après *La Soirée*, l'auteur a créé un autre personnage qui s'oppose à Teste ; c'est sa femme, Emilie Teste[4].

Emilie Teste écrit à un ami de Teste ; elle parle d'une lettre envoyée à son mari par cet ami. Elle l'a lue à son mari sans rien y comprendre. Pourtant, elle éprouve une certaine délectation à « ne pas comprendre » :

> Les choses abstraites ou trops élevées pour moi ne m'ennuient pas à entendre ; j'y trouve un enchantement presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre, et qui est grande chez moi. (*Œ*-2, 26, *Lettre de Madame Emilie Teste*[5])

Si nous abordons l'analyse du côté intellectuel chez Teste et le jeune Valéry, les paroles d'Emilie ne font que dévoiler sa « bêtise ». Mais si nous tentons de découvrir l'aspect positif de « ne pas comprendre », l'être d'Emilie Teste a plus d'importance dans la série de Monsieur Teste. En fait, la recherche de Teste implique un scandale : tout sera résolu à la fin dans un système rigoureux et rien d'inattendu ne restera pour l'esprit. Teste essaie de tout comprendre ; la vie vise toujours à triompher de l'inconnu, à obtenir la compréhension complète de l'objet. Si la vie est l'ensemble des potentialités, la recherche de Monsieur Teste cherche à dérober ce qui se cache. Lorsqu'il connaît tous les phénomènes de l'esprit, il n'a plus rien à faire.

Au contraire, l'esprit d'Emilie sait apprécier l'étrangeté des choses. Elle éprouve une joie face au fait de « ne pas comprendre » : « Mon âme a plus de soif d'être étonnée que de tout autre chose. L'attente, le risque, un peu de

---

4) Nous avons déjà examiné dans notre article le rôle d'Emilie Teste qui observe son mari. Nous avons considéré Emilie comme subordonnée à son mari dans notre article, « La reconnaissance du Moi chez Valéry —— à travers *Monsieur Teste* —— », in *Gallia*, n°33, pp. 36-37. Cette fois-ci, nous découvrons la valeur positive de l'être de cette femme.

5) Nous abrégeons par *L.*

doute, l'exaltent et la vivifient bien plus que ne le fait la possession du certain »(*Œ*-2, 28, *L*). La « possession du certain » est exactement ce que vise M. Teste. A la différence de son mari, Emilie préfère que la vie soit constituée par l'incertain qui provoque un sentiment d'étonnement. La relation entre Teste et Emilie peut se résumer en un lien entre l'intellect et la bêtise, le certain et l'incertain. Mais ce n'est pas seulement le Teste intellectuel qu'apprécie Valéry. Relevons une phrase inscrite dans les *Cahiers* quelques années plus tard : « Etonnement, qui es mon essence... / Je m'éveille toujours surpris »(*C*, XIV, 600, 1930). En fait, l'essence d'Emilie Teste se transmet à celle de Valéry lui-même. Teste est l'incarnation idéale du jeune Valéry, et plus tard, Emilie représente un côté essentiel de Valéry. Comment ce changement est-il produit dans ses idées ? Après cette note, Valéry accepte le sentiment de « ne pas comprendre » avec un certain intérêt. Le poète se tourne vers son passé dans un *Cahier* de 1934-1935 : « Un de mes premiers pas dans la direction du *Moi-même* qui s'est formé jusqu'à sa maturité 1910 —— fut la découverte 1892 de l'immense intérêt que doit exciter toute circonstance où *nous ne comprenons pas* —— quand la question de compréhension se trouve nettement posée. Le *ne-pas comprendre* bien reconnu et précisé, doit engendrer une activité et une lucidité, comme une trouvaille »(*C*, XVII, 738). Le sentiment de « ne pas comprendre » offre une stimulation pour le désir de comprendre. Mais il ne faut pas se hâter de comprendre. Valéry reprend la même affirmation trois ans après cet extrait : « Le non-comprendre fut mon aiguillon. / "Comprendre" trop tôt —— expose à n'avoir pas conscience de tout ce qui édifie ou organise le comprendre —— de même que se mouvoir et agir sans gêne ni mal fait croire que l'acte est chose simple et non composée. / Se sentir ne pas comprendre, (et même ne pas se souvenir !) est précieux si on y insiste : on voit —— quoi ? »(*C*, XVIII, 908, 1936). Si l'on comprend trop tôt, on ne peut pas saisir tous les éléments qui organisent la fonction de l'esprit ; on n'arrive pas à reconstruire la combinaison entre les phénomènes mentaux. Le sentiment de « ne pas comprendre » n'est plus un ennemi de l'intellect, mais il constitue une partie précieuse de l'esprit.

Ces deux extraits datent des années 30 ; Valéry ne décrit pas si clairement la valeur de « ne pas comprendre » dans les autres cahiers. Cependant, il déclare que l'intérêt porté au « ne pas comprendre » a son germe en 1892, au commencement de la recherche du mécanisme de l'esprit. Nous pouvons considérer que le poète se met à réfléchir sur le « ne pas comprendre » en recherchant la possibilité de « tout comprendre » ; qu'il devient peu à peu plus conscient de la force génératrice de « ne pas comprendre » dans les activités de l'esprit. C'est cet aspect que réalise Emilie Teste. Elle est attirée par ce qui va être exclu dans l'exercice du pouvoir de l'esprit. Elle est la

moitié de M. Teste et elle complète ce qui manque chez son mari.

2. Emilie et Lust

Emilie Teste nous rappelle un être semblable, placé aussi à côté d'un héros intellectuel : Lust, secrétaire de Faust. Elles ont plusieurs caractéristiques communes. Tout d'abord, elles sont qualifiées d'êtres transparents par leur maître. Emilie Teste écrit dans la lettre à un ami de son mari : « Eh bien, je suis transparente pour quelqu'un, je suis vue et prévue, telle quelle, sans mystère, sans ombres, sans recours possible à mon propre inconnu, [...] »(*Œ*-2, 32, *L*). Teste comprend parfaitement sa femme grâce à son esprit rigoureux. De même, Lust se considère comme transparente. Elle discute avec son maître ; Faust lui ordonne : « Devenez transparente »(*Œ*-2, 287, *Mon Faust*[6]), elle répond : « Puisque je dois être transparente... »(*Œ*-2, 288, *MF*). Lust n'a rien d'obscur pour son maître. Ces exemples soulignent l'opposition entre l'intellect chez les hommes et la faiblesse chez les femmes. Elles sont regardées par le maître ou le mari, en tant qu'êtres entièrement compréhensibles.

En outre, Emilie et Lust apprécient, toutes les deux, la particularité des yeux de leur maître. Leurs yeux sont toujours un peu plus grands que ce qu'on voit. Emilie adore les yeux de son mari : « Ils sont fort beaux, ses yeux ; je les aime d'être un peu plus grands que tout ce qu'il y a de visible »(*Œ*-2, 26, *L*), Lust parle au Disciple du charme du regard de Faust : « Son regard est magique. Plus vaste que tout ce qu'on peut voir... »(*Œ*-2, 373, *MF*). Que voient-ils avec ces yeux plus grands que la vision ? Ils se distancient du monde et ils contemplent l'univers sans y intervenir, comme un observateur transcendant. Emilie perd son identité dans la vision de Teste, elle se réduit en Etre ou Chose : « Quand ce n'est rien de particulier qu'il désire, il me dit : *Etre*, ou *Chose*. Et parfois il m'appelle *Oasis*, ce qui me plaît »(*Œ*-2, 33, *L*). Le regard de Faust a un pouvoir identique. Le Disciple parle à Lust des yeux de Faust : « Mais moi, ce regard me changeait en chose, me réduisait à l'état de spécimen sans valeur d'humanité quelconque, un animal parlant... »(*Œ*-2, 373, *MF*). Teste et Faust sont emportés au-delà de la conscience habituelle. Leur regard représente la force de leur esprit. Emilie et Lust décrivent l'air de leur maître plongé dans leurs idées. Pour Teste, « Il faut l'avoir [= Teste] vu dans ces excès d'absence ! Alors sa physionomie s'altère, —— s'efface !... »(*Œ*-2, 30, *L*) ; et pour Faust, « S'il [= Faust] vous a semblé froid, éloigné, comme absent, c'est qu'il y avait quelque raison qu'il le fût, quelque idée majeure en tête... »(*Œ*-2, 374, *MF*). Les deux héros semblent « absents ». Ils s'enferment dans leurs

6) Nous abrégeons par *MF*.

pensées et ils s'éloignent du monde familier.

Cependant, Teste et Faust n'exercent pas seulement la force rigoureuse de l'esprit ; ils montrent aussi de la tendresse pour l'être aimé. Teste a un air tout différent lorsqu'il émerge de la profondeur de ses pensées : « Si vous saviez, Monsieur, comme il peut être tout autre !... Certes, il est dur, parfois ; mais en d'autres heures, c'est d'une exquise et surprenante douceur qu'il se pare »(*Œ*-2, 27, *L*). Emilie, peu sûre du sentiment de son mari, ressent sa tendresse comme précieuse : « C'est un présent mystérieux et irrésistible que son sourire, et sa rare tendresse est une rose d'hiver »(*ibid.*). Lust éprouve un malaise devant le regard de Faust : « Non, je ne vous avais jamais vu, puisque jamais je ne vous avais vu cette douceur superbe, et ce regard plus grand que ce qu'on voit... Est-ce que... vous n'allez pas mourir ? »(*Œ*-2, 319, *MF*). Elle parle de l'amour de Faust au Disciple, qui ne connaît que la dureté de Faust : « Oui, j'en suis sûre, bien sûre ! Sa tendresse !... Oui. Mais tendresse mystérieuse qui émane d'une intelligence admirable, dont elle est comme le parfum »(*Œ*-2, 374, *MF*). Les héros intellectuels cachent leur part sensible derrière un esprit rigoureux. Deux personnages féminins dévoilent leur tendresse[7]. Elles soulignent ainsi la ressemblance entre Teste et Faust.

3. Teste et Faust

Faust peut être considéré comme une reprise de l'image du génie, Teste. N'y a-t-il donc pas de différence entre le héros du jeune Valéry, obsédé par le « désir de comprendre » et le héros du vieux Valéry, qui s'aperçoit de l'importance de « ne pas comprendre » ? Notons maintenant les différences entre ces personnages. Le narrateur de *La Soirée* se demande : « Comment ne pas en ressentir pour celui qui ne disait jamais rien de *vague ?* »(*Œ*-2, 19). Mais quarante ans plus tard, le héros réagit de façon différente. Lust proteste en dictant les paroles de Faust : « Pardon, Maître, ceci est un peu... ambigu... » ; Faust lui répond : « Tout doit l'être chez moi... »(*Œ*-2, 283-284, *MF*). L'ambiguïté, ennemi du démon de l'intellect, est partie essentielle chez Faust. Cette différence est marquée par sa critique de l'intellect comme intervention. Faust dicte à Lust, il lui conseille de « ne pas comprendre » ce qu'il dit : « Si vous ne comprenez pas, vous essaierez de comprendre ; et c'est bien là le pire. Qui sait ce que vous inventerez ? Les innocents sont effrayants. Vous me dites vous-même qu'il vous vient déjà à l'esprit des questions indiscrètes, et je ne vous ai encore rien dicté qui ne soit parfaitement pur »(*Œ*-2, 287, *MF*). Si Lust essaie de comprendre, ce qu'elle a pensé s'ajoute automatiquement à la

7) Sur la tendresse dans les œuvres valéryennes, voir Serge Bourjea, *Paul Valéry. Le Sujet de l'Ecriture*, L'Harmattan, 1997, pp. 241-277.

propre pensée de Faust. Comprendre désigne, dans cet exemple, le fait de modifier les pensées de Faust à partir de l'interprétation de Lust. Faust veut conserver la spécificité de ses pensées, il tente d'éviter l'intervention de Lust. L'attitude de « ne pas comprendre » de Lust vise à ne pas déformer les formes brutes de pensées de Faust, comme Emilie qui lisait une lettre sans comprendre.

La différence entre Teste et Faust apparaît plus particulièrement dans leur relation avec le livre. Tous deux affirment la même décision : ne pas écrire et ne pas lire. Le narrateur de *La Soirée* voit sa chambre où il n'y a pas de livres, comme l'évoque Teste : « Il y a vingt ans que je n'ai plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi »(*Œ*-2, 17). Teste ne se montre plus jamais aux autres, il mène une vie solitaire et obscure. En outre, déclare Faust, qui a autrefois écrit tant de livres : « Je n'écris plus jamais »(*Œ*-2, 314, *MF*). Le livre n'est que le fruit du passé pour Faust, et aussi pour le Disciple dans *Mon Faust*. Méphistophélès indique au Disciple une bibliothèque gorgée de livres, le Disciple pousse des cris de répugnance : « Quelle masse écœurante !... On a tout dit... Livres, livres !... O tombes littéraires !... »(*Œ*-2, 364). Malgré ce refus des livres, Faust affirme à nouveau son intention de faire un livre. Il n'écrit pas lui-même, mais il dicte. Il dit à Méphistophélès : « Ecoute : Je veux faire une grande œuvre, un livre... [...] J'ai mes raisons. Il serait un mélange intime de mes vrais et de mes faux souvenirs, de mes idées, de mes prévisions, d'hypothèses et de déductions bien conduites, d'expériences imaginaires : toutes mes voix diverses ! »(*Œ*-2, 297, *MF*).

L'œuvre à venir de Faust contient tout ce qui est propre à Faust. Cette idée se retrouve dans un fragment du *Mélange* : « L'Ange me donna un livre et me dit : "Ce livre contient tout ce que tu peux désirer savoir." Et il disparut. Et j'ouvris ce livre qui était médiocrement gros. / Il était écrit dans une écriture inconnue. / Les savants l'ont traduit, mais chacun en donna une version toute différente des autres. / Et ils diffèrent d'avis quant au sens même de la lecture » (*Œ*-1, 333). Ces phrases montrent la possibilité de la lecture. Le livre propose toutes les possibilités virtuelles aux lecteurs ; quand on lit ce livre, on peut saisir ce que l'on veut. Le livre de Faust a le même objectif que le gros livre de l'Ange. La tentative de Faust consiste à présenter son être tout entier dans un livre. Est-ce donc possible ? En fait, cette tentative implique un paradoxe.

Faust est en train de faire un livre. Si ce livre contient tout ce qui appartient à Faust, celui-ci aurait dû déjà finir sa vie. Sinon, il restera toujours ce qui n'est pas encore écrit chez Faust survivant. Comment faire pour accomplir un livre qui contienne la totalité d'un individu alors que l'individu est vivant ?

4. La fin de deux génies — une mort ou un retour éternel —

Valéry note une phrase dans son premier *Cahier* : « Adieu. J'ai tout compris »(*C*, I, 652, 1899). A mesure que Teste exerce le pouvoir de son esprit, il conquiert davantage de phénomènes inconnus. Lorsqu'il a tout compris, il n'a plus rien à faire, il est obligé de mourir. Teste approche de la mort dans sa recherche, comme il le dit : « L'essentiel est contre la vie »(*Œ*-2, 73, *Quelques Pensées de Monsieur Teste*). En fait, il est presque mort à la fin de *La Soirée*, comme le montre la scène de l'endormissement de Teste : « Son corps sec se baigna dans les draps et fit le mort »(*Œ*-2, 24). Et Valéry lui accorde la mort véritable dans la *Fin de Monsieur Teste*. Teste termine sa vie à cause de l'épuisement des combinaisons virtuelles dans l'esprit[8]. L'essence de sa mort est claire. Teste n'a plus rien à apprendre de la vie ; il tente de saisir le dernier moment où il passe de la vie à la mort. Au contraire, Faust est empêché de mourir par son destin. Il recommence une autre vie après le passage de la vie à la mort. Faust avoue son destin face à la vie : « C'est qu'il est de mon destin de faire le tour complet des opinions possibles sur tous les points, de connaître successivement tous les goûts et tous les dégoûts, et de faire et de défaire et de refaire tous ces nœuds que sont les événements d'une vie... Je n'ai plus d'âge... Et cette vie ne sera achevée que je n'aie finalement brûlé tout ce que j'ai adoré, et adoré tout ce que j'ai brûlé »(*Œ*-2, 288, *MF*). Le narrateur de *La Soirée* suppose que Teste a environ quarante ans. Dans cette citation, Faust n'a plus d'âge. Il se distancie de la vie humaine et il observe tous les événements qui constituent la vie. Cette vie n'est plus une vie ordinaire, mais une vie renouvelée. Cependant elle n'est pas une simple répétition de la première. Dans sa seconde vie, Faust devient un être complet et il vit avec sa plénitude : « Enfin ce que je fus a fini par construire ce que je suis. Je n'ai plus aucune autre importance. Me voici le présent même »(*Œ*-2, 321, *MF*). Le rêve de Faust, faire un livre de « toutes mes voix diverses » en restant vivant, ne peut se réaliser que de cette manière[9]. Faust continue à vivre hors du temps ordinaire, hors du cycle de la vie.

La dernière partie de *Mon Faust, le Solitaire*, se termine par la scène de la survie de Faust. Les dernières paroles de Faust reprennent souvent des questions posées dans la série de *Monsieur Teste*. Ce qui est remarquable, c'est qu'elles ne soulignent pas le côté de Teste, mais plutôt celui d'Emilie.

Faust et le Solitaire atteignent l'endroit le plus loin, le plus haut du

---

8) Sur ce point, voir Ned Bastet, « L'expérience de la Borne et du Dépassement », in *Cahiers Paul Valéry*, Gallimard, tome 1, pp. 61-62.

9) Sur la survie de Faust, cf. notre exposé, « la voix entendue et la voix écrite », fait au Colloque international organisé par l'Université Hitotsubashi, le 25 septembre, 1995.

monde, « point critique »(*Œ*-2, 382, *MF*) du monde humain. Le « point critique » signifie l'état limite entre le liquide et le gaz. Le jeune Valéry le cherche avec passion ; il note dans la préface de *Monsieur Teste* : « je cherchais en moi les points critiques de ma faculté d'attention »(*Œ*-2, 11). Faust atteint cette limite à la place de l'auteur. Que voit Faust à cette frontière ? Le dialogue entre Faust et le Solitaire met l'accent sur l'essence d'Emilie, être opposé à M. Teste. Le Solitaire se demande : « La vie ne pourrait-elle subsister que dans l'ignorance de ce qu'elle est ?... »(*Œ*-2, 382, *MF*). Teste, qui a trop connu la vie, ne survit pas dans la vie humaine. Ces paroles s'identifient avec celles d'Emilie, qui apprécie ce qu'elle ne comprend pas. Rappelons-nous les paroles d'Emilie : « Après tout, je suis bien heureuse de ne point trop le[= Teste] comprendre, de ne point deviner chaque jour, chaque nuit, chaque moment prochain de mon passage sur la terre »(*Œ*-2, 28, *L*). L'ignorance, essentielle dans la vie d'Emilie, occupe la place du désir de comprendre, objectif de Teste. En outre, le Solitaire se demande : « Pour quoi faire, l'esprit ? A quoi te sert ton esprit ? A être bête »(*Œ*-2, 385, *MF*). Il découvre, dans l'endroit le plus haut du monde, la fonction de l'esprit : l'esprit ne se sert qu'à « être bête ». On connaît une des phrases les plus célèbres, qui débute *La Soirée* : « La bêtise n'est pas mon fort »(*Œ*-2, 15). La dernière découverte du Solitaire au point critique, c'est un défaut que répugne le jeune Valéry : la bêtise.

La scène avec le Solitaire finit par celle où Faust tombe dans un abîme. Mais il ne meurt pas. En se redressant, Faust se demande s'il est vivant ou mort : « Non ?... Ou oui ?... Mort ? Mort ou vif ?... Oui ? Ou non ? »(*Œ*-2, 394, *MF*). Il se dit : « Il semble qu'il y aurait une majorité confuse pour le Oui... Il y a du Oui dans l'air... Alors la chose serait encore remise ; la mort non assurée »(*ibid.*). La vie de Faust n'est qu'une mort non assurée. Le dernier ouvrage du cycle de Teste, *Fin de Monsieur Teste,* nous montre l'achèvement complet d'un génie. Mais *Mon Faust*, une autre recherche du génie, présente une fin non résolue. La dernière grande œuvre de Valéry, *Mon Faust*, est un raccourci des recherches de l'auteur, comme le dit Maurice Blanchot : « le livre exemplaire de Valéry, où l'on peut dire qu'il s'est mis tout entier, qu'il a mis tout et tout de lui[10] ». Elle propose l'achèvement d'un génie, mais elle relève aussi un aspect opposé à Teste.

（日本学術振興会特別研究員）

10) Blanchot, « Valéry et Faust » in *La Part du Feu*, Gallimard, 1949, p. 277.